
Je ne sais jamais comment débiter une lettre. Le prénom, un poil solennel. Un surnom, trop affectueux quand on ne l'est pas toujours. Ou un de ces petits mots à mi-chemin : « Hello soeurette ! », « Bonjour camarade ! ».

Je ne sais jamais, mais c'est pire encore cette fois. Je ne te connais pas. Je ne sais pas comment t'appeler. Tu es des miens, je suis de ton sang. Mais je n'ai aucun véritable sentiment pour toi. Aucun souvenir à me remémorer, aucun reproche à formuler non plus. De ma vie, je n'ai rien à te confier. Et je ne peux pas dire que tu m'aies manqué. Ne te méprends pas : j'aurais voulu que tu sois là, bien sûr. Que nos vies coïncident, au moins quelque temps. Je me dis souvent qu'on se serait bien entendues toutes les deux – peut-être aurais-tu su être plus proche que le fut ma grand-mère, l'autre, la vivante. Mais ce n'est pas toi qui m'as manqué. C'est une mère pour ma mère.

Peau d'âne n'était pas bien grande non plus quand elle s'est retrouvée seule avec son père. Mais la fée marraine était là pour veiller sur elle. Qui a veillé sur ma mère ? Tu n'y es pour rien, mais quand même, on ne peut pas dire, ce n'était pas vraiment le bon moment de t'éclipser. Ton homme prisonnier, loin là-bas, en Allemagne. Toi si contagieuse, condamnée à l'isolement. Je sais bien que tu en as souffert. C'est même toi qui a souffert le plus, tout d'abord. Privée de ton unique enfant qui ne se rendait pas compte, qui préférait jouer au grand air que rester à ton chevet. Comme elle a regretté ensuite, tu sais. Quand on l'a éloignée, définitivement, pour la protéger de l'infection qui avait révélé son nom. Quand elle a compris qu'elle ne te reverrait jamais. Quand il lui a fallu grandir sans toi. Comment peut-on grandir sans mère ?

As-tu vu – de là-haut ou du très-bas, je ne sais pas – comme elle était seule ? Ce père finalement libéré, revenu à la hâte à l'annonce de ta mort – presque un inconnu depuis le temps. Que pouvait-il faire, réellement ? Que pouvait-il dire ? Evidemment, tu n'aurais pas empêché la guerre. Tu n'aurais pas stoppé les soldats venus arrêter ton mari. Mais tu aurais été là pour ta fille, en attendant qu'il revienne. Et ce que je perçois, lorsque mes pensées vous rassemblent, ma mère et toi, est d'une telle douceur... Je sens les caresses de tes mains sur son visage inquiet, la chaleur de tes bras enveloppant son corps trop frêle, la quiétude de ta présence, le pouvoir de guérison de tes mots apaisants. Je vois ton sourire fier devant ton trésor d'enfant – et sa joie indicible de te faire sourire ainsi. Tu lui aurais appris la confiance, tu aurais consolé ses chagrins, tu l'aurais si bien bercée qu'elle se serait avancée vers le monde d'un pas décidé. Ton

amour dans ses veines aurait vaincu les obstacles et les peurs. L'affection aurait glissée de tes gestes aux siens, précieux héritage que ne remplace jamais vraiment l'apprentissage. Tu lui aurais donné le goût du bonheur – et peut-être même auriez-vous été, l'une et l'autre, très douées pour cela.

C'est bien ce que tu aurais fait ? C'est bien cela ?

Ne crois surtout pas que je t'en veuille. Ou que je me moque de ta propre souffrance. J'aurais aimé te connaître, écouter ta vie et tes envies, te poser mille questions sur ton patronyme espagnol – un peu de sang d'ailleurs, c'est vrai ? Ça n'a pas existé, bon. Mais ce n'est pas vraiment là le problème.

Simplement, si un parent a le pouvoir déréconforter son enfant, un enfant ne peut pasguérir les blessures de ses parents. Ça ne fonctionne pas. Je m'en suis bien aperçu. Je pourrais l'inonder d'un fol amour, ma mère – et à ma manière maladroite, je l'ai fait, crois-moi –, il ne compenserait pas l'absence si précoce de ton amour à toi. Il ne remplirait pas ce vide qui a rongé son enfance et creusé en elle des galeries comme autant de tentacules immondes.

Il me manque une mère pour ma mère et ça ne peut être que toi. Je ne serai jamais que la fille – et je sais que c'est beaucoup, que c'est autant, certains diraient que c'est plus encore. La fille – ou le fils – fait la mère. Mais qui veille sur l'enfant resté tapis au fond de l'adulte, relégué au passé, effrayé de ce noir ?

Cette petite, je ne l'ai pas connue. Et pourtant, je ne peux l'oublier. Je la vois encore parfois dans les yeux gris-bleu de ma mère. Alors je te cherche et te convoque, triste et impuissante. C'est ta petite. Il faudrait trouver le moyen de revenir, ô mère de ma mère. Vous regarder vous aimer serait la plus belle chose au monde.